

EXTRAITS 0 - « Avis au lecteur » (PREFACE) : <i>un roman moral</i>	
EXTRAITS 1 -- LA PREMIERE RENCONTRE	pp. 2-3
EXTRAITS 2 - LA PREMIERE TRAHISON, LA GUERISON et LA RECHUTE : la réunion des deux amants	pp. 4-5
EXTRAITS 3 - LA RUINE, LA DEUXIEME TRAHISON, le tour joué au vieux protecteur, la prison, le meurtre	pp. 6-7
EXTRAITS 4 - MANON S'AMUSE, LA TROISIEME TRAHISON, encore un tour joué au protecteur, la déportation.	pp. 8-10
EXTRAITS 5 - LA COLONIE PENITENTIAIRE, MANON CHANGEE mais victime encore de sa beauté. Sa mort	pp. 11-12

EXTRAITS 0 - « Avis au lecteur » (PREFACE) : *un roman moral, contre le ravage des passions – le modèle des erreur d'un jeune homme et du prix qu'il a payé*

Le public [...] verra dans la conduite de M. des Grieux un exemple terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune aveugle qui refuse d'être heureux pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec beaucoup de qualités, préfère par choix une vie obscure et vagabonde à tous les avantages de la fortune ; qui prévoit ses malheurs sans vouloir les éviter ; qui en est accablé sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse ; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises. Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera des événements qui peuvent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public que de l'instruire en l'amusant.

En matière de morale, on est étonné de la voir tout à la fois estimée et négligée ; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection mais s'en éloigne dans la pratique [...]. C'est que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très-difficile d'en faire une application particulière au détail des actions [...]. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que mon ouvrage peut être d'une extrême utilité. Chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former [...]. **L'ouvrage entier est un traité de morale réduit agréablement en exercices** [...].

EXTRAITS 1 -- LA PREMIERE RENCONTRE

Présentation du roman - La narration et la chronologie - Deux narrateurs se passent la parole dans le roman : un homme d'âge mûr, Renoncour, noble et riche, qui raconte qu'il a rencontré le héros, le chevalier des Grieux, dans des circonstances dramatiques : le jeune homme est sur le point d'embarquer pour l'Amérique à la suite de la jeune femme qu'il aime, envoyée en exil par décision de justice, enchaînée et accompagnée par des soldats. Renoncour donne généreusement de l'argent au jeune homme, avant de reprendre sa route. C'est le tout début de la Première partie. Renoncour raconte ensuite, quelques lignes plus tard, qu'il retrouve le même jeune homme à Calais, deux ans plus tard, de retour d'Amérique (de Louisiane, Nouvelle-Orléans). C'est alors que le jeune homme s'engage à lui confier : ses « malheurs et [ses] peines », ses « désordres et [ses] plus honteuses faiblesses ». Le premier narrateur explique alors au lecteur qu'il va retranscrire au mot près l'entier récit du jeune homme : « Voici donc son récit, auquel je ne mêlerai, jusqu'à la fin, rien qui ne soit de lui. » La parole entendue dans le roman est donc principalement, à quelques pages près, celle du jeune homme lui-même, narrateur principal de sa propre histoire. Il fait ce récit alors que tout est fini, et qu'il n'éprouve plus que souffrance et regrets. Les deux narrateurs, Renoncour et des Grieux, s'expriment à la 1^{ère} personne. Ce récit, censé avoir pris « une heure » s'interrompt quelques lignes à la fin de la Première partie, les deux hommes soupent ensemble, puis les confidences de Des Grieux reprennent deux lignes plus tard, avec le début de la Deuxième partie. A la fin de la Première partie, dans le récit de ses aventures passées, les deux amants sont encore à Paris, Des Grieux vient de s'enfuir de la prison de Saint-Lazare, après avoir tué un portier, et de libérer par la ruse Manon de l'Hôpital général, prison pour femmes où elle était enfermée. Dans la Deuxième Partie, Des Grieux raconte alors la fin de ses aventures avec Manon, jusqu'au moment où il a retrouvé Renoncour à Calais. C'est des Grieux qui conclut son récit, à la fin de la Deuxième partie, Renoncour n'intervient plus. Ce roman a été publié par l'Abbé Prévost dans une série de récits sans lien les uns avec les autres, mais tous narrés par Renoncour, les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité, Manon Lescaut* étant le 7^e tome de ces récits. Le texte du roman précise que l'aventure prend place de juillet 1712 (Des Grieux a dix-sept ans et rencontre Manon à Amiens dans une hôtellerie pour la première fois. Elle est gardée par des hommes et dit au chevalier que ses parents l'envoient de force au couvent) à janvier 1717 (retour d'Amérique et seconde rencontre avec Renoncour).

Un début « in medias res » : le héros et la jeune femme aimée prêts à partir de force en Amérique, dans une colonie française.

Renoncour, de passage dans une petite ville de Normandie, découvre du tumulte dans l'hôtellerie où il s'arrête. Il est curieux et observe la scène.

[Je fus] arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait de l'hôtellerie en joignant les mains, et criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion. « De quoi s'agit-il donc ? lui dis-je. — Ah ! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si **ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur.** » La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palefrenier. J'entrai avec peine, en perçant la foule, et je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles, qui étaient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si peu, que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie.

Comme les six gardes qui accompagnaient cette malheureuse bande étaient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier, et je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille [...]. « Nous l'avons tirée de l'hôpital, me dit-il, par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route ; elle s'obstine à ne me rien répondre [...]. Je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce. Il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. »

Je me tournai vers le coin de la chambre où ce jeune homme était assis. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il était mis fort simplement ; mais on distinguait au premier coup d'œil un homme qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva, et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. « Que je ne vous trouble point, lui dis-je en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connaître cette belle personne qui ne me paraît point faite pour le triste état où je la vois ? » Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvait m'apprendre qui elle était sans se faire connaître lui-même, et qu'il avait de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. « Je puis vous dire néanmoins ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers ; c'est que je l'aime avec une passion si violente qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé, à Paris, pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse et la force m'ont été inutiles ; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique.

EXTRAITS 1 - [Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, - suite]**La première rencontre**

J'avais dix-sept ans, et j'achevais mes études de philosophie à Amiens, où mes parents, qui sont d'une des meilleures maisons de P^{***}, m'avaient envoyé. Je menais une vie sage et réglée [...] : M. l'évêque me proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique [...]. Les vacances arrivant, je me préparais à retourner chez mon père [...]. J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquai-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes [par curiosité] jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt ; mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait de faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention ; moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, **je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport**. J'avais le défaut d'être excessivement timide ; mais, loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur.

Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens [...]. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. **L'amour me rendait déjà si éclairé** depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments ; car **elle était bien plus expérimentée que moi : c'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré, et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens**. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant put me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse ; mais qu'elle ne [voyait] nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse, ou plutôt **l'ascendant de ma destinée, qui m'entraînait à ma perte**, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, **j'emploierais ma vie pour la délivrer** de la tyrannie de ses parents et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; **mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges** [...].

Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge : elle me confessa que, si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre [...]. Son vieil argus étant venu nous rejoindre [...], [j]e fus surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appelât son cousin, et que, sans paraître déconcertée le moins du monde, elle me dît que, puisqu'elle était assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de **cette ruse** : je lui proposai de se loger dans une hôtellerie dont le maître, ancien cocher de mon père, était dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer [...].

Je reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étais dans une espèce de transport qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la voix [...]. Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommait, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable, et qu'elle serait ravie de m'avoir obligation de sa liberté [...]. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite [...]. Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de poste, et que je reviendrais de grand matin à l'auberge, avant que [son conducteur] fût éveillé ; que nous nous déroberions secrètement, et que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avais environ cinquante écus, qui étaient le fruit de mes petites épargnes ; elle en avait à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfants sans expérience, que cette somme ne finirait jamais, et nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé, avec plus de satisfaction que je n'en avais jamais ressenti, je me retirai pour exécuter notre projet [...]. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires ; et m'étant rendu à l'hôtellerie de mademoiselle Manon vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendait. Elle était à sa fenêtre, qui donnait sur la rue ; de sorte que, m'ayant aperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avait point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai moi-même ; la chaise était en état de partir, nous nous éloignâmes aussitôt de la ville.

EXTRAITS 2 - Abbé Prévost, *Manon Lescaut [Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut]*, 1731.**LA PREMIERE TRAHISON, LA GUERISON et LA RECHUTE : la réunion des deux amants****Le début de la vie en marge : pas de mariage, irresponsabilité financière du héros**

Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis ; nous fraudâmes les droits de l'Église, et nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr que, du naturel tendre et constant dont je suis, j'étais heureux pour toute ma vie, si Manon m'eût été fidèle. Plus je la connaissais, plus je découvrais en elle de nouvelles qualités aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur et sa beauté formaient une chaîne si forte et si charmante, que j'aurais mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais [...].

Nous prîmes un appartement meublé à Paris ; ce fut dans la rue V..., et, pour mon malheur, auprès de la maison de M. de B***, célèbre fermier général. Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'avais été si rempli de ma passion, que j'avais peu songé à ma famille et au chagrin que mon père avait dû ressentir de mon absence. Cependant, comme la débauche n'avait nulle part à ma conduite, et que Manon se comportait aussi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu à peu l'idée de mon devoir. Je résolus de me réconcilier, s'il était possible, avec mon père [et d'obtenir son consentement pour épouser Manon]. Je communiquai ce projet à Manon, et je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour et du devoir, celui de la nécessité pouvait y entrer aussi pour quelque chose, car nos fonds étaient extrêmement altérés, et je commençais à revenir de l'opinion qu'ils étaient inépuisables. Manon reçut froidement cette proposition [...]. À l'objection de la nécessité, elle répondit qu'il nous restait encore de quoi vivre quelques semaines, et qu'elle trouverait après cela des ressources dans l'affection de quelques parents à qui elle écrirait en province. Elle adoucit son refus par des caresses tendres et passionnées [...]. Je lui avais laissé les dispositions de notre bourse et le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'aperçus peu à peu que notre table était mieux servie, et qu'elle s'était donné quelques ajustements d'un prix considérable. Comme je n'ignorais pas qu'il devait nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras. « Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverais des ressources ? » Je l'aimais avec trop de simplicité pour m'alarmer facilement.

Découverte de la trahison, enlèvement du jeune homme

Un jour que j'étais sorti l'après-midi, et que je l'avais avertie que je serais dehors plus longtemps qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour on me fît attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille qui était à peu près de notre âge. Étant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avait tardé si longtemps. Elle me répondit d'un air embarrassé qu'elle ne m'avait point entendu frapper. Je n'avais frappé qu'une fois ; je lui dis : « Mais si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir ? » Cette question la déconcerta si fort que, n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer, en m'assurant que ce n'était point sa faute, et que madame lui avait défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B*** fût sorti par l'autre escalier qui répondait au cabinet. Je demeurai si confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre, sous prétexte d'une affaire, et j'ordonnai à cette enfant de dire à sa maîtresse que je retournerais dans le moment, mais de ne pas faire connaître qu'elle m'eût parlé de M. de B*** [...]. Je versais des larmes en descendant l'escalier, sans savoir encore de quel sentiment elles partaient [...]. Je voulais considérer [ce qui venait d'arriver] comme une illusion [...]. Il me paraissait impossible que Manon m'eût trahi [...]. À la fin, je crus avoir trouvé le dénoûment de ce mystère. M. de B***, dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires et qui a de grandes relations ; les parents de Manon se seront servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur-le-champ au logis. J'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. [Je décidai d'attendre qu'elle m'apprît elle-même ce qui s'était passé] [...]. On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai ; mais à la lumière de la chandelle, qui était entre elle et moi, je crus apercevoir de la tristesse sur le visage et dans les yeux de ma chère maîtresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachaient sur moi d'une autre façon qu'ils n'avaient accoutumé. Je ne pouvais démêler si c'était de l'amour ou de la compassion. Je la regardai avec la même attention ; et peut-être n'avait-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions ni à parler ni à manger. Enfin je vis tomber des larmes de ses beaux yeux : perfides larmes ! « Ah Dieux ! m'écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon, et vous ne me dites pas un seul mot de vos peines ! » Elle ne me répondit que par quelques soupirs, qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant ; je la conjurai avec tous les empressements de l'amour de me découvrir le sujet de ses pleurs ; j'en versai moi-même en essuyant les siens ; j'étais plus mort que vif. Un barbare aurait été attendri des témoignages de ma douleur et de ma crainte. Dans le temps que j'étais ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui montaient l'escalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna un baiser ; et, s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurais qu'étant un peu en désordre, elle voulait se cacher aux yeux des étrangers qui avaient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même.

EXTRAITS 2 [Abbé Prévost, *Manon Lescaut* –] À peine avais-je ouvert, que je me vis saisir par trois hommes que je reconnus pour les laquais de mon père. Ils ne me firent point de violence ; mais deux d'entre eux m'ayant pris par le bras, le troisième visita mes poches, dont il tira un petit couteau, qui était le seul fer que j'eusse sur moi. Ils me demandèrent pardon de la nécessité où ils étaient de me manquer de respect ; ils me dirent naturellement qu'ils agissaient par l'ordre de mon père, et que mon frère aîné m'attendait en bas dans un carrosse. J'étais si troublé, que je me laissai conduire sans résister. Mon frère était effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse auprès de lui ; et le cocher, qui avait ses ordres, nous conduisit à grand train [jusqu'à Saint-Denis, puis, le lendemain, jusqu'à la maison de mon père].

[Le chevalier des Grieux est retenu enfermé dans sa chambre pendant six mois. Son père lui apprend que c'est M. de B***, sur l'ordre de Manon elle-même, qui l'a averti de venir le chercher. Son père se moque de son amour, en calculant que, « depuis le départ d'Amiens du jeune homme, Manon l'avait aimé environ douze jours. Car, ajouta-t-il, je sais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois ; nous sommes au 29 du présent ; il y en a onze que M. de B*** m'a écrit ; je suppose qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connaissance avec ta maîtresse ; ainsi, qui ôte onze et huit de trente-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jusqu'au 29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. ». Le jeune homme retrouve son ami Tiberge, jeune homme bon et sérieux, qui se destine à être prêtre, et le chevalier des Grieux décide de rejoindre Tiberge au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, pour étudier la théologie. Il devient un étudiant admiré pour son talent et son sérieux, jusqu'à ce que, au bout d'un an, Manon, avertie de son succès, vienne assister à une de ses prédications. Elle provoque une entrevue. Elle a dix-huit ans et sa beauté est irrésistible. Elle s'accuse de son infidélité et demande pardon au jeune homme. Elle affirme vouloir mourir s'il ne peut pas lui pardonner. Le jeune homme lui fait promettre d'être fidèle à l'avenir. Il est entièrement repris par sa passion, qu'il croyait éteinte.]

La rechute, le renoncement à la vie ecclésiastique, l'irresponsabilité financière du héros s'aggrave

Quel passage ; de la situation tranquille où j'avais été, aux mouvements tumultueux que je sentais renaître ! J'en étais épouvanté. Je frémissais, comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée : on se croit transporté dans un nouvel ordre de choses ; on y est saisi d'une horreur secrète dont on ne se remet qu'après avoir considéré longtemps tous les environs [...]. « Chère Manon, lui dis-je avec un mélange profane d'expressions amoureuses et théologiques, tu es trop adorable pour une créature [...]. Je vais perdre ma fortune et ma réputation pour toi ; je le prévois bien, je lis ma destinée dans tes beaux yeux ; mais de quelles pertes ne serai-je pas consolé par ton amour ! Les faveurs de la fortune ne me touchent point ; la gloire me paraît une fumée ; tous mes projets de vie ecclésiastique étaient de folles imaginations ; enfin [tout ce qui n'est pas toi est méprisable, rien ne tient dans mon cœur] contre un seul de tes regards. » Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeait à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il fallait sur-le-champ sortir du séminaire. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après sans être aperçu du portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la friperie : je repris les galons et l'épée. Manon fournit aux frais ; car j'étais sans un sou [...], et elle assez riche des libéralités de B***. Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisait de B***, elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. « Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui ; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux et près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle : ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison commode où nous vivrons heureusement. »

[Les deux jeunes gens décident de vivre dans un village aux alentours de Paris, à Chaillot, dans une petite maison, sur les « économies » de Manon. Mais l'amour du plaisir de la jeune femme les conduit à louer aussi un appartement à Paris, pour leurs sorties. Ils y retrouvent le frère de Manon, un jeune homme grossier, brutal et malhonnête, qui se met à vivre lui aussi aux crochets de Manon. Leur maison de Chaillot brûle, avec leur argent. Ils sont ruinés. Le chevalier, effrayé de perdre Manon, commence à raisonner comme un homme malhonnête. Il consulte Lescaut, le frère de Manon. Lescaut propose immédiatement au jeune homme de trouver un nouveau « protecteur » pour Manon : « Une fille comme elle devrait vous entretenir, vous, elle et moi ». Devant le refus du chevalier, Lescaut lui propose alors de se vendre lui-même à « quelque dame vieille et libérale [généreuse] ». En dernier ressort, Lescaut accepte d'introduire le jeune homme dans une association de tricheurs professionnels. Le jeune homme va ensuite soutirer de l'argent à son ami Tiberge, pourtant pauvre. Le chevalier réfléchit au caractère de Manon]

L'énigme qu'est Manon

Manon était une créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent ; mais elle ne pouvait être tranquille un moment avec la crainte d'en manquer. C'était du plaisir et des passe-temps qu'il lui fallait. Elle ne s'informait pas même quel était le fond de nos richesses, pourvu qu'elle pût passer agréablement la journée ; de sorte que rien n'était plus facile que de la satisfaire, en lui faisant naître tous les jours des amusements de son goût. Mais c'était une chose nécessaire pour elle d'être ainsi occupée par le plaisir et quoiqu'elle m'aimât tendrement, j'étais presque certain que sa tendresse ne tiendrait point contre la crainte de la pauvreté, et je ne doutais nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B***, lorsqu'il ne me resterait que de l'amour à lui offrir.

EXTRAITS 3 - Abbé Prévost, *Manon Lescaut [Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut]*, 1731. LA RUINE, LA DEUXIEME TRAHISON, LE TOUR JOUE AU VIEUX PROTECTEUR, LA PRISON, LE MEURTRE

[Le jeune couple a perdu ses économies lors d'un incendie. Le jeune homme craint tant la réaction de Manon, qui ne supporte pas l'idée de pauvreté, qu'il lui cache cette perte et supplie le frère de Manon de le faire entrer dans une société de tricheurs professionnels, dans laquelle il est très bien accueilli. Ses complices estiment en effet « qu'il y avait beaucoup à espérer de lui, parce qu'ayant quelque chose dans sa physionomie qui sentait l'honnête homme, personne ne se défierait de ses artifices ». On lui apprend les techniques pour gagner à tous les coups en trichant.]

Le chevalier des Grieux devient un malfaiteur par amour, et se trouve puni en étant volé lui-même

Le principal théâtre de mes exploits devait être l'hôtel de Transylvanie, où il y avait une table de pharaon dans une salle, et divers autres jeux de cartes et de dés dans la galerie [...]. Le dirai-je à ma honte ? je profitai en peu de temps des leçons de mon maître ; j'acquis surtout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte ; et m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escamotais assez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles et ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune, que je gagnai en peu de semaines des sommes considérables, outre celles que je partageais de bonne foi avec mes associés.

[Le fidèle et bon Tiberge, l'ami de jeunesse, vient régulièrement faire la morale à des Grieux. Mais il constate vite que son ami fait fortune en volant, et cesse de venir. Comme un prophète, il annonce à des Grieux ses malheurs à venir, comme une juste punition divine.]

« Adieu, ingrat et faible ami. Puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre ! puissent votre fortune et votre argent périr sans ressource, et vous rester seul et nu, pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer et à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, et je déteste la vie que vous menez. [...] c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie »

[Le jeune homme gagne des sommes considérables, qu'il conserve dans la maison, et Manon et lui achètent vêtements, bijoux, et objets précieux. Ils sont volés par un couple de leurs domestiques. Il ne leur reste rien. C'est la deuxième chute dans la misère (voir l'incendie de la maison de Chaillot auparavant, Ex.2). Le frère de Manon persuade secrètement sa sœur de devenir la maîtresse de « M. de G.*** M.***, vieux voluptueux qui payait prodigieusement ses plaisirs ». Le frère et la sœur quittent secrètement la maison et Manon s'installe dans une propriété du nouveau protecteur. C'est la deuxième trahison de Manon. A son départ, elle laisse à des Grieux une lettre.]

Manon l'abandonne à nouveau, mais des Grieux est prêt à toutes les humiliations pour la retrouver

« Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, et qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère âme, que, dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sottise que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain ? La faim me causerait quelque méprise fatale : je rendrais quelque jour le dernier soupir en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus ; mais laisse-moi pour quelque temps le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ! je travaille pour rendre mon chevalier riche et heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon ; il te dira qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter. » [Le jeune homme a cessé d'« estimer » sa maîtresse après sa première trahison. Cette fois-ci, à la lecture de cette lettre, il ressent de la « honte » et trouve Manon « grossière dans ses sentiments ». On note que Manon sépare entièrement ses sentiments de sa situation économique, qui a la priorité absolue : le « pain » passe avant l'amour. Femme entièrement pratique, elle décide une fois de plus de prendre en main les revenus du couple, et de monnayer son corps, son charme et sa beauté, sans aucun scrupule. Manon semble ignorer l'idée même de péché. L'image qui confond le soupir de l'agonie avec le soupir amoureux est horrible.]

[Arrive alors Lescaut, lui aussi dénué de scrupule (il trouve normal de prostituer sa sœur et de vivre de ces revenus). Le frère de Manon fait à des Grieux une proposition choquante : Manon et lui ont décidé de faire passer des Grieux pour leur petit frère, qu'elle aurait généreusement pris à sa charge après la mort supposée de leurs parents. Ils envisagent de présenter des Grieux à M. de G.***M.***, et de le faire venir vivre avec Manon, dans la maison payée par le vieux libidineux. Cette proposition est humiliante et scandaleuse, mais le jeune homme l'accepte et s'en amuse même. Il n'est question que de gros sous dans la proposition de Lescaut. Des acomptes, une pension élevée (quatre mille huit cents livres par an), une maison confortable et bien meublée. Des Grieux est toutefois conscient de sa déchéance : « Par quelle fatalité, disais-je, suis-je devenu si criminel ? L'amour est une passion innocente ; comment s'est-il changé pour moi en une source de misères et de désordres ? Qui m'empêchait de vivre tranquille et vertueux avec Manon ? ». Les mots « fatalité » et « criminel » sont à retenir. L'amour pour Manon est un destin tragique, et le jeune homme est conscient de tomber dans la criminalité. Ce n'est pourtant encore qu'un début. Le pire est à venir. Des Grieux retrouve Manon.]

Malgré la résignation avec laquelle je m'étais soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triste et languissant. La joie de la retrouver ne l'emportait pas tout à fait sur le chagrin de son infidélité ; elle, au contraire, paraissait transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de perfide et d'infidèle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle se moqua d'abord de ma bêtise ; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis et l'y trouvai tout en pleurs. Je lui demandai ce qui les causait. « Comment veux-tu que je vive, me dit-elle, si ma vue te cause un air sombre et chagrin ? Tu ne m'as pas fait une seule caresse, et tu as reçu les miennes avec froideur. —Écoutez, Manon, lui

EXTRAITS 3 [Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, suite...] répondis-je en l'embrassant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner sans un mot de consolation, après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi ; le charme de votre présence m'en ferait oublier bien davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser sans des soupirs et même des larmes, à la triste et malheureuse vie que vous voulez que je mène dans cette maison [...] ?

Elle m'interrompit : « Tenez, dit-elle, mon chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches qui me percent le cœur [...]. Je renonce à mon projet, puisque vous ne l'approuvez pas. » Elle ajouta qu'elle ne me demandait qu'un peu de patience ; qu'elle avait déjà reçu deux cents pistoles de son vieil amant, et qu'il lui avait promis de lui apporter le soir un beau collier de perles avec d'autres bijoux, et par-dessus cela la moitié de la pension annuelle qu'il lui avait promise. « Laissez-moi seulement le temps, me dit-elle, de recevoir ses présents ; je vous jure qu'il ne pourra se vanter des avantages que je lui ai donnés sur moi, car je l'ai remis jusqu'à présent à la ville. Il est vrai qu'il m'a baisé plus d'un million de fois les mains ; il est juste qu'il paye ce plaisir, et ce ne sera point trop de cinq à six mille francs, en proportionnant le prix à ses richesses et à son âge. »

Sa résolution me fut très agréable. J'eus lieu de reconnaître que mon cœur n'avait point encore perdu tout sentiment d'honneur, puisqu'il était si satisfait d'échapper à **l'infamie** ; mais j'étais né pour les courtes joies et les longues douleurs. La fortune ne me délivra d'un précipice que pour me faire tomber dans un autre.

[Les trois jeunes gens jouent alors une scène ridicule lors du souper avec G.*** M.***. Des Grieux fait l'idiot, et raconte d'insolentes bêtises (il aime fabriquer des petites églises en bois), puis ils s'enfuient tous trois, emportant l'argent et les bijoux. Le vieil amant trompé est un homme puissant, il fait retrouver le couple par la police. Ils sont traités comme des « fieffés libertins » (des grands débauchés). Arrêtés, ils sont séparés et envoyés chacun dans une prison, des Grieux à Saint-Lazare, Manon à l'Hôpital général, où on enferme les prostituées. Le jeune homme ignore le sort de Manon. Il est pris en charge par le prêtre qui dirige l'établissement. Ce vieil homme est bon et doux et connaît l'origine familiale de des Grieux. Il se prend d'affection pour le jeune homme et fait tout pour le ramener à la vertu. Mais des Grieux joue les hypocrites, fait semblant de vouloir changer. Alors que G.*** M.*** lui rend visite et est prêt à lui pardonner, le vieux débauché apprend à des Grieux que sa Manon est à l'Hôpital général. Furieux, des Grieux essaie d'étrangler G.*** M.***. Il avoue alors sa passion au vieux prêtre, qui a pitié de lui, sans pouvoir le protéger de la haine de G.*** M.***, qui veut se venger. Mais des Grieux n'a plus qu'une idée fixe : s'enfuir et libérer Manon. Il utilise Tiberge, une fois de plus, pour faire passer une lettre à Lescaut, chargé de recruter des malfaiteurs pour l'aider à s'enfuir. Lescaut est pessimiste sur le succès de cette évasion, mais apporte secrètement à des Grieux le pistolet que ce dernier réclame. Le soir de l'évasion arrive.]

Emprisonné pour s'être moqué du vieux protecteur de Manon, des Grieux s'évade de prison

J'avais remarqué, depuis qu'il m'était permis de sortir de ma chambre et de me promener dans les galeries, que le portier apportait chaque soir les clefs de toutes les portes au supérieur, et qu'il régnait ensuite un profond silence dans la maison, marquant que tout le monde était retiré. Je pouvais aller sans obstacle, par une galerie de communication, de ma chambre à celle de ce père. Ma résolution était de lui prendre ses clefs, en l'épouvantant avec mon pistolet, et de m'en servir pour gagner la rue : j'en attendis le temps avec impatience. Le portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une pour m'assurer que tous les religieux et les domestiques étaient endormis. Je partis enfin avec mon arme et une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du père, pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup ; et, s'imaginant sans doute que c'était quelque religieux qui se trouvait mal et qui avait besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander au travers de la porte qui c'était et ce qu'on voulait de lui. Je fus obligé de me nommer ; mais j'affectai un ton plaintif, pour lui faire comprendre que je ne me trouvais pas bien. « Ah ! c'est vous, mon cher fils, me dit-il en ouvrant la porte ; qu'est-ce donc qui vous amène si tard ? » J'entrai dans sa chambre, l'informant de mon projet et lui demandant de m'ouvrir les portes ou de me donner ses clefs. Comme il demeurait silencieux, je repris la parole pour lui dire que j'étais touché de ses bontés, mais que la liberté était le plus cher de tous les biens et que j'étais résolu de me la procurer cette nuit même, à quelque prix que ce fût ; et, de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeler du secours, je lui fis voir mon pistolet. « Un pistolet ! me dit-il [...]. Mais, mon cher fils, reprit-il d'un air pâle et effrayé, que vous ai-je fait ? quelle raison avez-vous de vouloir ma mort ? — Je n'ai pas dessein de vous tuer, répondis-je avec impatience : si vous voulez vivre, ouvrez-moi la porte. » Je pris les clefs sur la table, et je le priai de me suivre en faisant le moins de bruit qu'il pourrait. Il fut obligé de s'y résoudre. Nous arrivâmes enfin à une espèce de barrière qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre, et j'étais derrière le père, tenant ma chandelle d'une main et mon pistolet de l'autre. Mais un domestique qui couchait dans une chambre voisine, entendant le bruit des verrous, se lève et met la tête à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudance de venir à son secours. C'était un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je n'hésitai point ; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. « Voilà de quoi vous êtes cause, mon père », dis-je assez fièrement à mon guide. Je sortis sans autre difficulté, et je trouvai à quatre pas Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse.

**EXTRAITS 4 - Abbé Prévost, *Manon Lescaut [Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut]*, 1731.
MANON S'AMUSE, LA TROISIEME TRAHISON, ENCORE UN TOUR JOUE AU PROTECTEUR, LA DEPORTATION**

[Le chevalier n'a qu'une pensée en tête : libérer Manon. Il parvient à se lier d'amitié avec le fils d'un des principaux administrateurs de l'hôpital, M.deT.***, qui a libre accès à l'hôpital, et favorise le projet de des Grieux. Les deux amants se retrouvent enfin, et un valet de l'hôpital propose son aide à des Grieux afin d'entrer à son service. Des Grieux apporte des vêtements d'homme pour Manon. L'évasion réussit mais le cocher qui les emmène chez Lescaut est soupçonneux et s'ensuit une dispute qui oblige des Grieux, Manon et Lescaut à quitter la rue où vit Lescaut. FIN DE LA PREMIERE PARTIE DE *MANON LESCAUT*.]

[SECONDE PARTIE DE *MANON LESCAUT*. Lescaut est assassiné dans la rue quelques instants après leur fuite. Sans argent, ni point de chute, des Grieux se fait conduire à Chaillot avec Manon, où ils descendent dans l'auberge où ils sont déjà allés. Manon promet à des Grieux de l'aimer toujours et de ne plus jamais le quitter, mais des Grieux sait que la peur de la misère fera faire tout le contraire à Manon. Il se rend seul à Paris pour trouver de l'argent. Alors même que sa raison lui dit que ce serait une bassesse d'aller demander de l'argent aux deux amis qui lui restent, M. deT.*** et Tiberge, la peur de perdre Manon le pousse à faire tout de même ces démarches. Tiberge lui apprend que le vieux prêtre de la prison Saint Lazare a caché la mort du portier, et que des Grieux n'est donc pas recherché pour ce meurtre. Des Grieux écrit à son père, sur les conseils de Tiberge, pour lui demander un secours financier, mais il cache à Tiberge l'évasion de Manon. Arrivé ensuite chez M.deT.***, le jeune homme apprend que personne ne s'est douté à l'hôpital qu'il était compromis dans l'évasion de Manon. Rassuré, le jeune homme achète des vêtements à Manon en compagnie de M.deT.***, qui paie pour tout, et ils rejoignent tous deux Chaillot. Une routine heureuse se met en place. Des Grieux gagne de l'argent au jeu, sans tricher, Manon se promène à Paris avec des amies. Mais un serviteur apprend à des Grieux qu'un prince étranger cherche à séduire Manon, et qu'elle lui a remis une lettre. Quand des Grieux retrouve Manon, elle ne laisse rien paraître, mais lui demande de ne pas la laisser seule tout le temps, et de rester auprès d'elle le lendemain.]

Manon s'amuse cruellement aux dépens d'un admirateur, et joue avec les cheveux de des Grieux

À mon réveil, Manon me déclara que, pour passer le jour dans notre appartement, elle voulait que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avais fort beaux. C'était un amusement qu'elle s'était donné plusieurs fois. Mais elle y apporta plus de soins que je ne lui en avais jamais vu prendre. Je fus obligé, pour la satisfaire, de m'asseoir devant sa toilette, et d'essayer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisait tourner souvent le visage vers elle, et, s'appuyant des deux mains sur mes épaules, elle me regardait avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction par un ou deux baisers, elle me faisait reprendre ma situation pour continuer son ouvrage. Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du dîner [...]. [Après le dîner], nous rentrâmes dans son cabinet. Elle se remit à ajuster mes cheveux, et ma complaisance me faisait céder à toutes ses volontés, lorsqu'on vint l'avertir que le prince de *** demandait à la voir. Ce nom m'échauffa jusqu'au transport. « Quoi donc ? m'écriai-je en la repoussant : qui ? quel prince ? » Elle ne répondit point à mes questions. « Faites-le monter, » dit-elle froidement au valet ; et se tournant vers moi : « Cher amour ! toi que j'adore, reprit-elle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaisance ; un moment, un seul moment ! je t'en aimerai mille fois plus, je t'en saurai gré toute ma vie. » L'indignation et la surprise me lièrent la langue. Elle répétait ses instances, et je cherchais des expressions pour les rejeter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'antichambre, elle empoigna d'une main mes cheveux qui étaient flottants sur mes épaules, elle prit de l'autre son miroir de toilette : elle employa toute sa force pour me traîner dans cet état jusqu'à la porte du cabinet ; et, l'ouvrant du genou, elle offrit à l'étranger, que le bruit semblait avoir arrêté au milieu de la chambre, un spectacle qui ne dut pas lui causer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'assez mauvaise mine. Dans l'embarras où le jetait cette scène, il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le temps d'ouvrir la bouche ; elle lui présenta son miroir : « Voyez, monsieur, lui dit-elle, regardez-vous bien, et rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour : voici l'homme que j'aime et que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même : si vous croyez pouvoir lui disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fondement, car je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très-humble, tous les princes de l'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens. » Pendant cette folle harangue, qu'elle avait apparemment méditée, je faisais des efforts inutiles pour me dégager, et, prenant pitié d'un homme de considération, je me sentais porté à réparer ce petit outrage par mes politesses. Mais, s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvai un peu grossière, me fit perdre cette disposition. « Mademoiselle, mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, et je vous trouve bien moins novice que je ne me l'étais figuré. » Il se retira aussitôt sans jeter les yeux sur elle, en ajoutant, d'une voix plus basse, que les femmes de France ne valent pas mieux que celles d'Italie.

[Tranquille et heureux, des Grieux n'imagine pas que la troisième et fatale trahison de Manon est sur le point de prendre place. Un ami de M. deT.*** s'impose dans leur cercle, et ce jeune homme n'est autre que le fils du M. de G.***M.*** qui les a envoyés en prison. Cette nouvelle connaissance devient aussitôt amoureux de Manon. M. de T.*** avertit des Grieux que le jeune G.***M.*** est informé du caractère matérialiste de Manon et « qu'il veut la tenter par un très-gros présent et par l'offre de dix mille livres de pension ». Manon, avertie par des Grieux, déclare qu'elle va jouer un tour à G.***M.*** qui lui offre « un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais et un cuisinier ». Manon

EXTRAITS 4 [Abbé Prévost, *Manon Lescaut* - , suite 1...] accepte le rendez-vous de G.^{***}M.^{***}, qui a mis toutes ses offres par écrit, et prétend ne vouloir s'emparer que de l'argent liquide. Des Grieux est contre cette aventure mais il accepte d'attendre Manon le soir même avec une voiture à la comédie. Le chevalier attend en vain jusqu'à ce qu'on lui dise qu'une jeune fille l'attend dans son carrosse.]

Manon trahit pour la troisième fois

C'était une étrangère qui me demanda d'abord si elle n'avait pas l'honneur de parler à M. le chevalier des Grieux ? Je lui dis que c'était mon nom. « J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle [...] ». Je reconnus la main de Manon. Voici à peu près ce qu'elle me marquait : « G.^{***} M.^{***} l'avait reçue avec une politesse et une magnificence au-delà de toutes ses idées. Il l'avait comblée de présents. Il lui faisait envisager un sort de reine. Elle m'assurait néanmoins qu'elle ne m'oubliait pas dans cette nouvelle splendeur ; mais que, n'ayant pu faire consentir G.^{***} M.^{***} à la mener ce soir à la comédie, elle remettait à un autre jour le plaisir de me voir ; et que, pour me consoler un peu de la peine qu'elle prévoyait que cette nouvelle pouvait me causer, elle avait trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui serait la porteuse de son billet. Il était signé : Votre fidèle amante,

Manon Lescaut. »

Il y avait quelque chose de si cruel et de si insultant pour moi dans cette lettre, que, demeurant suspendu quelque temps entre la colère et la douleur, j'entrepris de faire un effort pour oublier éternellement mon ingratitude et parjure maîtresse. Je jetai les yeux sur la fille qui était devant moi. Elle était extrêmement jolie, et j'aurais souhaité qu'elle l'eût été assez pour me rendre parjure et infidèle à mon tour. Mais je n'y trouvai point ces yeux fins et languissants, ce port divin, ce teint de la composition de l'amour, enfin ce fonds inépuisable de charmes que la nature avait prodigués à la perfide Manon. « Non, non ! lui dis-je en cessant de la regarder, l'ingratitude qui vous envoie savait fort bien qu'elle vous faisait faire une démarche inutile.

Retournez à elle, et dites-lui de ma part qu'elle jouisse de son crime, et qu'elle en jouisse, s'il se peut, sans remords. Je l'abandonne sans retour, et je renonce en même temps à toutes les femmes »

Je fus alors sur le point de descendre et de me retirer sans prétendre davantage à Manon ; et la jalousie mortelle qui me déchirait le cœur se déguisant en une morne et sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guérison que je ne sentais nul de ces mouvements violents dont j'avais été agité dans les mêmes occasions. Hélas ! j'étais la dupe de l'amour autant que je croyais l'être de G.^{***} M.^{***} et de Manon. Cette fille qui m'avait apporté la lettre, me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda ce que je voulais donc qu'elle rapportât à M. de G.^{***} M.^{***} et à la dame qui était avec lui ? Je rentrai dans la chambre à cette question ; et, par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes, je me trouvai tout d'un coup, de la tranquillité où je croyais être, dans un transport terrible de fureur. « Va, lui dis je, rapporte au traître G.^{***} M.^{***} et à sa perfide maîtresse le désespoir où ta maudite lettre m'a jeté ; mais apprends-leur qu'ils n'en riront pas longtemps, et que je les poignarderai tous deux de ma propre main. » Je me jetai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté et ma canne de l'autre ; deux ruisseaux de larmes amères commencèrent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venais de sentir se changea en une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer en poussant des gémissements et des soupirs.

[Des Grieux décide de tout faire pour reprendre Manon à G.^{***} M.^{***}. Il va la voir et bénéficie de l'aide de T.^{***}, qui fait appeler G.^{***} M.^{***} pour laisser le champ libre à des Grieux.]

Les retrouvailles après la trahison, et l'incroyable plan de Manon

Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement. Manon était occupée à lire. Ce fut là que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effrayée et de paraître timide en m'apercevant, elle ne donna que des marques légères de surprise dont on n'est pas le maître à la vue d'une personne qu'on croit éloignée. « Ah ! c'est vous, mon amour ? me dit-elle en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire. Bon Dieu, que vous êtes hardi ! qui vous aurait attendu aujourd'hui dans ce lieu ? » Je me dégageai de ses bras, et, loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain, et je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle était, et elle jeta les yeux sur moi en changeant de couleur.

J'étais, dans le fond, si charmé de la revoir, qu'avec tant de justes sujets de colère, j'avais à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon cœur saignait du cruel outrage qu'elle m'avait fait. Je le rappelais vivement à ma mémoire pour exciter mon dépit, et je tâchais de faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demurai quelque temps en silence, et qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparemment par un effet de sa crainte.

[Des Grieux fait d'amers reproches à Manon, mais celle-ci, à sa surprise, veut le convaincre qu'elle n'a pas cherché à la tromper. Elle a proposé à G.^{***} M.^{***} de la partager avec des Grieux, et il aurait accepté.]

J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvais assurément quantité de traits cruels et mortifiants pour moi ; car le dessein de son infidélité était si clair, qu'elle n'avait pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvait espérer que G.^{***} M.^{***} la laissât toute la nuit comme une vestale. C'était donc avec lui qu'elle comptait de la passer. Quel aveu pour un amant ! Cependant je fus touché de l'ingénuité de son récit et de cette manière bonne et ouverte avec laquelle elle me racontait jusqu'aux circonstances dont j'étais le plus offensé. Elle pêche sans malice, disais-je en moi-même ; elle est légère et imprudente, mais

[Abbé Prévost, *Manon Lescaut* - EXTRAITS 4, suite 2...] elle est droite et sincère. Ajoutez que l'amour suffisait seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étais trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon rival. Je lui dis néanmoins : « Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée ? » Cette question, que je lui fis tristement, l'embarrassa. Elle ne me répondit que par des *mais* et des *si* interrompus.

[Manon veut bien abandonner G.*** M.***, mais elle veut emporter l'argent. Apprenant que des Grioux a fait éloigner G.*** M.*** grâce à M. de T.***, elle s'enflamme pour l'idée de faire retenir G.*** M.*** toute la nuit par des hommes armés, afin que des Grioux prenne sa place pour la soirée et la nuit. Elle présente ce projet comme une vengeance à l'égard des deux G.*** M.*** : « Vous aurez son couvert à souper, me répétait-elle ; vous coucherez dans ses draps, et demain de grand matin vous enlèverez sa maîtresse et son argent. Vous serez bien vengé du père et du fils. » Des Grioux accepte, mais avec un mauvais pressentiment. Des Grioux recrute des gardes du corps qu'il poste sur le passage de G.*** M.***, afin qu'ils s'emparent de lui.]

Le tour joué à G.* M.*****

Je demeurai avec eux jusqu'au moment où je vis paraître G.*** M.***, et je me retirai alors à quelques pas au-dessous, dans un endroit obscur, pour être témoin d'une scène si extraordinaire. Le garde du corps l'aborda le pistolet au poing, et lui expliqua civilement qu'il n'en voulait ni à sa vie ni à son argent ; mais que s'il faisait la moindre difficulté de le suivre, ou s'il jetait le moindre cri, il allait lui brûler la cervelle. G.*** M.***, le voyant soutenu par trois soldats, et craignant sans doute la bourre du pistolet, ne fit pas de résistance. Je le vis emmener comme un mouton.

Je retournai aussitôt chez Manon ; et, pour ôter tout soupçon aux domestiques, je lui dis qu'il ne fallait pas attendre M. de G.*** M.*** pour souper ; qu'il lui était survenu des affaires qui le retenaient malgré lui, et qu'il m'avait prié de venir lui en faire ses excuses et souper avec elle ; ce que je regardais comme une grande faveur auprès d'une si belle dame. Elle seconda fort adroitement mon dessein. Nous nous mîmes à table ; nous y prîmes un air grave pendant que les laquais demeurèrent à nous servir. Enfin, les ayant congédiés, nous passâmes une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un fiacre, et de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit ; mais, étant rentré doucement par les secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G.*** M.*** comme j'avais rempli sa place à table.

Pendant ce temps-là, notre mauvais génie travaillait à nous perdre. Nous étions dans le délire du plaisir, et le glaive était suspendu sur nos têtes. Le fil qui le soutenait allait se rompre.

[Au moment de l'enlèvement de G.*** M.***, un de ses laquais le suivait. Il est allé rapporter l'incident au père de G.*** M.***, le vieux G.*** M.***, qui va voir le Lieutenant de Police et lance immédiatement une enquête pour retrouver son fils. Le vieux G.*** M.*** apprend que Manon était la nouvelle maîtresse de son fils, et l'adresse de la maison où elle se trouve. Il s'y rend dans la nuit]

La vengeance du vieux G.* M.*****

J'allais me mettre au lit lorsqu'il arriva. La porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue ; mais il entra, suivi de deux archers, et il lui prit envie de voir sa maîtresse pour tirer d'elle quelque lumière. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ses archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit ; il ouvre la porte, et nous glace le sang par sa vue. « Ô Dieu ! c'est le vieux G.*** M.***, » dis-je à Manon. Je saute sur mon épée ; elle était malheureusement embarrassée dans mon ceinturon. Les archers, qui virent mon mouvement, s'approchèrent aussitôt pour me la saisir. G.*** M.***, quoique troublé par ce spectacle, ne tarda point à me reconnaître : il remit encore plus aisément Manon. « Est-ce une illusion ? nous dit-il gravement : ne vois-je point le chevalier des Grioux et Manon Lescaut ? » J'étais si enragé de honte et de douleur, que je ne lui fis pas de réponse. Il parut rouler pendant quelque temps diverses pensées dans sa tête ; et comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa colère, il s'écria en s'adressant à moi : « Ah ! malheureux, je suis sûr que tu as tué mon fils ! » Je répondis avec colère que je savais où était son fils et que je le ferais étrangler s'il m'irritait davantage [...]. « Ah ! monsieur le chevalier, reprit-il d'un ton railleur, vous savez où est mon fils, et vous le ferez étrangler, dites-vous ? Comptez que nous y mettrons bon ordre. » Je sentis aussitôt la faute que j'avais commise.

Il s'approcha de Manon, qui était assise sur le lit en pleurant ; il lui dit quelques galanteries ironiques sur l'empire qu'elle avait sur le père et sur le fils, et sur le bon usage qu'elle en faisait. Ce vieux monstre d'incontinence voulut prendre quelques familiarités avec elle : « Garde-toi de la toucher ! m'écriai-je, il n'y aurait rien de sacré qui te pût sauver de mes mains. » Il sortit en laissant trois archers dans la chambre, auxquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

[Le vieux G.*** M.*** mène l'enquête et interroge les domestiques. Le valet avoue tout ; incluant le vol projeté de l'argent et des bijoux. Le vieux est absolument furieux et décide de faire punir sévèrement les deux jeunes gens. Il demande aux archers de conduire des Grioux à la prison du Petit-Châtelet. Là, des Grioux reçoit la visite de son père, qu'il a fait avertir]

EXTRAITS 5 - Abbé Prévost, *Manon Lescaut [Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut], 1731. LA COLONIE PENITENTIAIRE, MANON CHANGÉE MAIS VICTIME ENCORE DE SA BEAUTE. LA MORT*

[SECONDE PARTIE DE *MANON LESCAUT*, suite.... Des Grieux et son père ont une conversation dure, son père le traite de « fripon qui le déshonore », de « fils vicieux » d' « hypocrite ». Des Grieux se défend et met ses crimes sur le compte de l'amour, mais n'ose rien demander pour Manon, qu'il sait en grand danger. Son père s'attendrit et lui promet d'aller négocier sa libération auprès des G.*** M.***. Les deux pères vont ensuite demander au Lieutenant de police la libération de des Grieux. Des Grieux ignore que, en même temps, ils ont demandé la punition la plus sévère pour Manon, son exil au Mississipi. Dès sa libération Des Grieux retourne à la prison du Châtelet pour avoir des nouvelles de Manon]

Manon condamnée à l'exil en Amérique, des Grieux désespéré.

Je demandai à parler au concierge. Il avait été content de ma libéralité et de ma douceur ; de sorte qu'il me parla du sort de Manon comme d'un malheur dont il avait beaucoup de regret. Je ne compris point ce langage. S'apercevant que j'avais besoin d'une explication, il me la donna dans toute son horreur. Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit et plus terrible. Je tombai avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connaissance je me crus délivré de la vie. Lorsque je revins à moi, je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre et sur moi-même, pour m'assurer si j'étais encore vivant. Rien ne pouvait me paraître plus doux que la mort, dans ce moment de désespoir. Cependant, par un miracle propre à l'amour, je retrouvai la connaissance et la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi ; Manon avait besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger : je jurai de m'y employer sans ménagement.

[Des Grieux va, une fois de plus, solliciter l'aide de Tiberge et de M. de T.***. Il reçoit une fois de plus d'eux argent et conseils. Il essaie d'obtenir en vain la libération de Manon. Le groupe de femmes dans lequel a été placée Manon est gardé avec la plus grande sévérité et doit prendre le bateau quelques jours plus tard. Une dernière entrevue entre des Grieux et son père se passe mal. Son père lui souhaite la mort plutôt que le déshonneur : « j'aime mieux te voir sans vie que sans sagesse et sans honneur », et ils se quittent sur des reproches violents : « Adieu, fils ingrat et rebelle ! — Adieu, père barbare et dénaturé ! ». La voie de la violence est la seule encore possible : délivrer Manon par la force, en attaquant les soldats qui gardent le convoi de femmes. Des Grieux recrute des hommes et les équipe à grand frais. Au moment de l'attaque en rase campagne, trois des hommes s'enfuient. Des Grieux décide alors d'en appeler à la pitié des archers qui gardent Manon. Ceux-ci lui font payer chèrement le droit de parler à sa maîtresse.]

Echec de l'assaut et triste voyage vers l'embarquement en Normandie

Ma pauvre maîtresse était enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle et mouillé d'un ruisseau de larmes, qui se faisaient un passage au travers de ses paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avait pas même eu la curiosité de les ouvrir lorsqu'elle avait entendu le bruit de ses gardes qui craignaient d'être attaqués. Son linge était sale et dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air ; enfin, tout ce composé charmant paraissait dans un désordre et un abattement inexprimables.

J'employai quelque temps à la considérer en allant à cheval à côté du chariot. Mes soupirs et mes exclamations fréquentes m'attirèrent quelques regards. Elle me reconnut, et je remarquai que, dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi ; mais, étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa première attitude. Je priai les archers d'arrêter un moment, par compassion ; ils y consentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle était si languissante et si affaiblie, qu'elle fut longtemps sans pouvoir se servir de sa langue ni remuer les mains. Je les mouillais pendant ce temps-là de mes pleurs ; et je ne pouvais proférer moi-même une seule parole. Lorsque nous eûmes retrouvé la liberté de parler, Manon parla peu ; il semblait que la honte et la douleur eussent altéré les organes de sa voix ; le son en était faible et tremblant.

Elle me remercia de ne pas l'avoir oubliée, et de la satisfaction que je lui accordais de me voir encore une fois, et de me dire le dernier adieu. Mais, lorsque je l'eus assurée que rien n'était capable de me séparer d'elle, et que j'étais disposé à la suivre jusqu'à l'extrémité du monde, pour prendre soin d'elle, pour la servir, pour l'aimer et pour attacher inséparablement ma misérable destinée à la sienne, cette pauvre fille se livra à des sentiments si tendres et si douloureux, que j'appréhendai quelque chose pour sa vie d'une si violente émotion. Tous les mouvements de son âme semblaient se réunir dans ses yeux. Elle les tenait fixés sur moi. Quelquefois elle ouvrait la bouche sans avoir la force d'achever quelques mots qu'elle commençait. Il lui en échappait néanmoins quelques-uns : c'étaient des marques d'admiration sur mon amour, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour m'avoir inspiré une passion si parfaite. Elle voulait que je cherche ailleurs un bonheur digne de moi. En dépit du plus cruel de tous les sorts, je trouvais ma félicité dans ses regards et dans la certitude que j'avais de son affection. J'avais perdu, à la vérité, tout ce que le reste des hommes estime ; mais j'étais maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimais. Vivre en Europe, vivre en Amérique, que m'importait-il en quelque endroit vivre, si j'étais sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse ? Tout l'univers est la patrie de deux amants fidèles ? Ils trouvent l'un dans l'autre père, mère, parents, amis, richesses et félicité ?

[Des Grieux laisse une lettre pour Tiberge avant de s'embarquer. Manon et lui sont bien traités au cours de la traversée, qui dure deux mois. Ils font croire qu'ils sont mariés. Ils arrivent finalement pour découvrir que la

[EXTRAITS 5 [Abbé Prévost, *Manon Lescaut*) suite...] Nouvelle Orléans n'est qu'un « assemblage de pauvres cabanes » qui rassemble tout au plus 500 ou 600 personnes. Ils sont présentés au gouverneur, qui les prend en amitié, et donne du travail à des Grioux.]

Manon a changé, elle se repent de ses trahisons, elle aime des Grioux

« De quoi me plaindrais-je ? lui dis-je : je possède tout ce que je désire. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé ? Laissons au ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le gouverneur est un homme civil ; il nous a marqué de la considération ; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane et la grossièreté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paraissent mieux logées et mieux meublées que nous : et puis tu es un chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant ; tu transformes tout en or. —Vous serez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle ; car, s'il n'y eut jamais de l'amour tel que le vôtre, il est impossible d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends justice, continua-t-elle : je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins que vous n'avez pu me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère et volage ; et même en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je n'étais qu'une ingratitude. Mais vous ne sauriez croire combien je suis changée.

[Les deux jeunes gens éprouvent une renaissance morale. Ils décident de se marier. Ce désir si respectable va être la cause de la catastrophe finale. Des Grioux demande au gouverneur le droit de se marier avec Manon, dont le sort dépend de cet homme. La révélation officielle qu'ils ne sont pas mariés fait du gouverneur leur ennemi. Son neveu est amoureux de Manon, et décide de l'épouser lui-même. Des Grioux se bat en duel avec le futur mari de Manon, le neveu du gouverneur. Il croit l'avoir tué. Des Grioux est blessé, et Manon est dans un état de grande faiblesse du fait de son état d'angoisse, mais ils décident de s'enfuir au travers des déserts qui entourent la ville pour se mettre sous la protection des sauvages ou des Anglais.]

La mort de Manon

Nous marchâmes aussi longtemps que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire environ deux lieues ; car cette amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plus tôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui était impossible d'avancer davantage. Il était déjà nuit ; nous nous assîmes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avait pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés ; je reçus ses soins en silence et avec honte. Mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la miennne ne prit-elle pas son tour ! Je me dépouillai de tous mes habits pour lui faire trouver la terre moins dure en les étendant sous elle. J'échauffais ses mains par mes baisers ardents et par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entière à veiller près d'elle et à prier le ciel de lui accorder un sommeil doux et paisible. Ô Dieu ! que mes vœux étaient vifs et sincères ! et par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne pas les exaucer ! Nous avons passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie, et je n'osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus, dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avait froides et tremblantes ; je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix faible qu'elle se croyait à sa dernière heure. Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de ses malheurs approchait. Elle expira. Je demurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir ; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser le sable. J'ouvris une large fosse ; j'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Enfin, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable ; et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

[Le neveu du gouverneur n'est pas mort. On recherche les deux jeunes gens, Des Grioux est retrouvé et sauvé. Il voit un jour arriver son ami Tiberge, venu à son secours après réception de sa lettre. Ils rentrent tous deux en France, où des Grioux apprend la mort de son père. Il retrouve Renoncourt, le narrateur du début, à qui il fait tout le récit.]